

La délégation française au congrès de Vienne

Le vendredi 23 septembre 1814, en début de soirée, Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord arriva à Vienne pour participer, en tant qu'ambassadeur extraordinaire du roi, au congrès général qui devait redessiner l'Europe et les rapports entre ses différentes composantes. Compte tenu de la signature du traité de Paris (30 mai 1814), il ne rejoignait pas la capitale autrichienne en vaincu. Ses informations comme son instinct d'homme d'État l'avaient persuadé qu'il avait une belle carte à jouer pour tenter de conjurer l'isolement de la France dans le futur Concert européen. Ses marges de manœuvre étaient certes faibles, le pays vaincu pouvant toujours être considéré comme un paria, mais il entendait exploiter habilement les divergences entre les vainqueurs, et notamment la « fissure entre les deux couples Angleterre-Autriche, Prusse-Russie »¹. Pour approfondir et tirer parti de ces divergences, il allait se poser en défenseur des « principes », avec comme seule force un désintéressement revendiqué... que la défaite du printemps justifiait amplement. Il le déclara dès son arrivée au Néerlandais Gagern : « [La France] doit donner de bons exemples après tant de mauvais. Il faut être bon Européen modéré. La France ne demande rien, absolument rien, excepté ce qui est exprimé dans le prologue de la paix : une juste répartition des forces entre les puissances »². Pour raisonnables qu'ils aient été, cette ambition et ce positionnement étaient osés, eu égard à tout ce que l'Europe avait vécu depuis 1792, dont la responsabilité était alors généralement attribuée à la France, ce qui n'était pas totalement injustifié. Le ministre de Louis XVIII n'en allait pas moins jouer crânement sa partition.

LE DROIT ET DE LA LEGITIMITE

Talleyrand avait préparé avec soin son ambassade. Il rédigea et fit signer au roi de remarquables instructions, mille fois commentées³. Elles s'ouvraient par une dissertation sur les principes devant fonder une réorganisation durable de l'Europe : primauté du droit, moral ou écrit, et respect du « principe de légitimité ». Il y avait dans ces préceptes de quoi redéfinir les frontières sans renier l'histoire. Car la « légitimité » à laquelle se référait Talleyrand était

¹ P. Léon, *La guerre pour la paix. 1740-1940*, Paris, Fayard, 1950, p. 241.

² Cité par L. Madelin, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, Paris, Robert Laffont, éd. 2003, t. IV, p. 689.

³ « Instructions pour les ambassadeurs du roi au congrès », *Mémoires et correspondances de Talleyrand*, Paris, Robert Laffont, 2007, p. 455-474. Pour une analyse approfondie des instructions, on se reportera au désormais classique ouvrage d'E. de Waresquiel, *Talleyrand, le prince immobile*, Paris, Fayard, 2003, p. 470-473, à compléter par les considérations de A. von Ilseman, *Die Politik Frankreichs auf dem Wiener Kongress*, Hambourg, Reinhold Krämer Verlag, 1996, p. 110-123, et C. Zorgbibe, *Talleyrand et l'invention de la diplomatie française*, Paris, éditions De Fallois, 2012, p. 155-162.

fondée sur une « confiance historique » entre des dynasties anciennes, revenant aux affaires après les « usurpations » de la Révolution et de l'Empire. On a souvent montré les limites de cette conception qui ne tenait pas compte de l'émergence des nations ou des revendications nationales pour ne privilégier que les dynasties (ce qui avait aussi l'avantage de justifier le retour des Bourbons en France). On doit cependant souligner ici que Talleyrand ne prônait qu'en apparence ce retour de vingt-cinq ans en arrière. Lui-même homme des Lumières et de progrès, il était aussi un politicien du possible et du souhaitable. La mise en avant d'un principe de légitimité entendu comme *historique* lui permettait, d'une part, de s'insérer dans un jeu diplomatique duquel, en toute logique, la France vaincue aurait dû être exclue et, d'autre part, de donner des bases d'apparence rationnelle à toute négociation, quitte, nous le verrons, à faire glisser la « rationalité » vers les intérêts français chaque fois que ce serait nécessaire.

Selon Talleyrand, le congrès devait se fixer des règles d'organisation et s'y tenir. Tous les États invités devaient avoir, d'une façon ou d'une autre, voix au chapitre. En conséquence, les quatre grands (Angleterre, Autriche, Russie, Prusse) devaient accepter une limitation de leur pouvoir. S'il n'était pas possible de s'entendre, la France se poserait en défenseur des petites et moyennes puissances. Elle tenterait d'en tirer profit pour obtenir en leur nom (mais aussi au sien) un poids plus grand dans le Concert : « Ce qui est de l'intérêt des petits États est aussi de l'intérêt [de la France], écrivait Talleyrand dans ses instructions ; le besoin qu'ils auront de son appui lui donnera sur eux de l'influence ». Il n'était certes pas question de transformer le congrès en « assemblée européenne », avec une égalité des voix entre une centaine de délégations, mais, au moins, d'élargir sa direction aux huit signataires du traité de Paris⁴ et d'intégrer dans des commissions, bien plus que ne le voulaient les Quatre, tous ceux qui étaient concernés par les sujets traités. Ainsi, le représentant de Louis XVIII entendait se faire passer pour « le défenseur des idées après avoir été si longtemps le serviteur des intérêts »⁵.

En se servant de ce cadre théorique, l'ambassadeur français se fixait aussi des objectifs concrets : empêcher la domination de la Prusse sur l'Allemagne en sauvant la Saxe, limiter l'influence de l'Autriche en Italie en favorisant les Savoie (en contrepartie ceux-ci laisseraient Chambéry et Annecy à Louis XVIII), remettre Ferdinand IV de Bourbon sur le trône de Naples après en avoir chassé Murat, perturber le projet polonais du tsar. Ce programme rapprochait sur bien des points la position de Talleyrand de celle de Castlereagh, même si quelques désaccords continuaient à les séparer, comme le statut de Malte, où la France souhaitait le retour de l'ordre de Saint-Jean, et sur l'interdiction de la traite, sujet sur lequel le ministre de Louis XVIII voulait faire respecter le délai

⁴ Les quatre grands, plus la France, la Suède, l'Espagne et le Portugal.

⁵ A. Pingaud, « Le congrès de Vienne et la politique de Talleyrand », *Revue historique*, t. LXX, 1899, p. 4.

de cinq ans prévu par le traité de Paris alors que le gouvernement Liverpool souhaitait aboutir plus vite. Ces différends n'étaient pas insurmontables et pouvaient, le cas échéant, servir de monnaie d'échange, ce que les instructions de Talleyrand admettaient : « La France, ne portant au congrès que des vues toutes conservatrices, a donc lieu d'espérer que l'Angleterre la secondera, pourvu qu'elle satisfasse elle-même l'Angleterre sur les points qu'elle a le plus à cœur ».

Fort de cette lettre de mission, signée par le roi mais rédigée par lui, Talleyrand s'installa au palais Kaunitz, un des plus prestigieux du centre de la vieille ville, inhabité depuis la mort de son propriétaire, le célèbre chancelier autrichien, en 1794, et que son nouveau locataire allait faire revivre, l'espace du congrès⁶.

TALLEYRAND, VEDETTE DE LA DIPLOMATIE EUROPEENNE

Le prince de Bénévent avait 60 ans, une expérience et une notoriété européenne inégalables. Son installation à Vienne fut un événement très commenté et les curieux vinrent en foule devant le palais Kaunitz pour tenter de l'apercevoir. On connaissait ses démêlés avec Napoléon, mais aussi son passé ecclésiastique puis révolutionnaire, ce qui inspirait des sentiments variés mais jamais l'indifférence. On se demandait aussi comment il pourrait se sortir du congrès où, malgré le traité de Paris et l'avènement de Louis XVIII, il devait sauver les intérêts du grand vaincu de la guerre. Ayant conservé ses manières de grand seigneur de l'Ancien Régime, ne paraissant jamais en public autrement que porteur de tous ses ordres et décorations, il avait une forte conscience de son importance et de la timidité que sa présence suscitait chez les autres : « Talleyrand a l'air d'un oiseau empaillé, écrivait le Polonais Czartoryski. Une grosse voix sort de sa bouche lippue et de son gros palais [...]. Il fait constamment le grand homme, intelligent, puissant, qui sait quelque chose, il veut toujours faire de l'effet, frapper [...]. Il veut toujours impressionner, remplir tout le monde d'étonnement et de respect [...]. Personnage inouï, tous se prosternent devant lui »⁷. Peu après son arrivée à Vienne, un témoin le décrivit dans une lettre au baron Vincent, alors ambassadeur d'Autriche à Paris : « J'ai été hier de service au bal, j'ai vu tous les grands de la terre. J'ai vu Talleyrand. Il a une mine tout autre que celle que j'avais imaginée. Si je n'avais pas vu de signal, je l'aurais cru une figure de cire. Il n'a pas bougé. Il est resté dans une pièce pendant trois heures de temps. Les souverains lui ont tous parlé et il est

⁶ Sur l'occupation du palais par les Français : L.-J. Arrigon, « Talleyrand au congrès de Vienne », *Revue des Deux Mondes*, 1943, n° 78, p. 23-38.

⁷ *Journal de Czartoryski*, extraits traduits par Joanna Ekiert-Zastawny, dans A. Nieuwazny et C. Laforest, *De tout temps amis. Cinq siècles de relations franco-polonaises*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2004, p. 218.

toujours resté dans cette même attitude et à la même place »⁸. Et le jeune marquis de Custine, membre de la délégation française, de témoigner : « La seule chose qui me soit vraiment utile ici, c'est de voir M. de Talleyrand. Je ne saurais dire à quel point il m'étonne. Ses grandes manières et sa conversation sont des exemples dont on ne profite jamais assez. Jamais je ne me suis trouvé aussi jeune que devant lui »⁹. Il n'était pas le seul à éprouver cette espèce de complexe : Talleyrand impressionnait jusqu'aux souverains. Le tsar faisait grand cas de lui et le roi de Bavière avoua à un de ses interlocuteurs qu'il aurait bien aimé converser plus souvent avec lui mais « qu'il n'osait pas ». L'ambassadeur de Louis XVIII mettait en pratique et « sur-jouait » la définition qu'il donnerait plus tard de l'attitude du diplomate : « La diplomatie n'est point une science de ruse et de duplicité. Si la bonne foi est nécessaire quelque part, c'est surtout dans les transactions politiques, car elle est ce qui les rend solides et durables. On a voulu confondre la réserve avec la ruse. La bonne foi n'autorise jamais la ruse, mais elle admet la réserve : et la réserve a cela de particulier, c'est qu'elle ajoute à la confiance »¹⁰.

UNE DELEGATION FRANÇAISE BIEN COMPOSEE

Talleyrand était accompagné à Vienne d'une délégation nombreuse et brillante, propre dans son esprit à donner de la force et du lustre à son ambassade¹¹. Pour les négociations, trois ministres plénipotentiaires avaient été nommés, tous proches de leur chef :

- Emmerich-Josef-Wolfgang de Dalberg, 41 ans, ancien ambassadeur à Paris sous le Consulat et même ministre des Relations extérieures du Bade en 1809, devenu conseiller d'État et duc de l'Empire l'année suivante, neveu de l'ancien prince-primat de la Confédération du Rhin, était un parfait connaisseur des affaires allemandes, mais aussi de l'Italie. Discret opposant à Napoléon, dévoué à son mentor Talleyrand, il avait participé au gouvernement provisoire de 1814. Selon la comtesse Potocka, il était « un singulier personnage, moitié illuminé, moitié philosophe du XVIII^e siècle, en relation avec tous les gens les plus éclairés et les plus compromis d'Europe »¹². Dès son arrivée à Vienne, le baron Hager, chef de la police autrichienne, demanda qu'une surveillance particulière soit exercée sur ce petit homme « à l'œil assez peu direct et au regard malignement souriant »¹³. Pour la police autrichienne, il fallait d'autant

⁸ Lettre d'un interlocuteur non identifié, 19 octobre 1814, Archives du Ministère des Affaires étrangères (AMAE), MD France 680.

⁹ Marquis de Custine, *Souvenirs et portraits*, Monaco, Editions du Rocher, 1956, p. 87.

¹⁰ Talleyrand, *Eloge de M. le comte Reinhart*, 1838, p. 14-15.

¹¹ Sur les grandes lignes, voir E. de Waresquiel, « Une ambassade extraordinaire à Vienne », *Talleyrand. Dernières nouvelles du diable*, Paris, CNRS éditions, 2011, p. 149-158.

¹² *Mémoires de la comtesse Potocka (1794-1820)*, Paris, Plon, 1897, p. 142.

¹³ Selon la duchesse d'Abrantès, citée par E. Dard, « Un ami de Talleyrand : le duc de Dalberg », *Revue de Paris*, 15 août 1936, p. 807.

plus se méfier de lui qu'il était le gendre de M^{me} de Brignole, importante dame de l'entourage français de l'ex-impératrice Marie-Louise, et le beau-frère du délégué au congrès de l'ex-République de Gênes. « J'emmène Dalberg pour diffuser les secrets que je veux que tout le monde sache », aurait dit Talleyrand.

- Le royaliste Alexis de Noailles, 31 ans, était un des fils du député qui, lors de la Nuit du 4 août, avait réclamé l'abolition des privilèges et le frère d'un colonel tué près de Smolensk quelques jours avant le passage de la Bérézina. Dans les dix dernières années, il avait passé la majeure partie de son temps à conspirer contre Napoléon, devenant un des animateurs de la Congrégation¹⁴ puis un des premiers affidés des chevaliers de la Foi¹⁵. Un moment détenu par la police impériale, il avait réussi à passer en Suède et servi d'aide de camp à Bernadotte pendant les campagnes de 1813 et 1814. Nommé commissaire royal à Lyon à la chute de l'Empire, il avait intégré l'entourage du comte d'Artois. Louis XVIII l'avait nommé ambassadeur extraordinaire près la cour de Vienne. En dépit de ses engagements sans mesure, il était apprécié de Talleyrand, dont il était parent, et c'est avec l'accord du ministre qu'il fut accrédité à Vienne. Il arriva au palais Kaunitz dans la matinée du 2 novembre, porteur d'instructions complémentaires du roi, invitant Talleyrand à la fermeté sur les dossiers polonais et saxon.

- Ancien préfet et chambellan napoléonien, mais aussi comte d'Ancien Régime ayant goûté à la cour de Versailles puis aux joies de l'agriculture dans la région de Boston pendant son émigration¹⁶, Frédéric-Séraphin de La Tour du Pin de Gouvernet avait prévu, à la chute de l'Empire, « que la carrière administrative allait tomber dans une classe inférieure à celle où il avait le droit de se placer »¹⁷. Il avait alors 55 ans, mais n'envisageait pas de se retirer des affaires publiques. Ayant été un temps employé aux Affaires étrangères avant la Révolution, il demanda à y retourner, espérant se voir confier une grande ambassade. Il fut déçu d'être envoyé en Hollande auprès du gouvernement provisoire de Guillaume d'Orange. A peine arrivé à La Haye, il apprit qu'il serait de la délégation au congrès, tout en restant ambassadeur en titre aux Pays-Bas. Il devait être aussi l'œil des Tuileries dans la délégation française, ce qu'il fut, sans manquer à son chef qu'il fréquentait depuis l'avant-Révolution.

¹⁴ La Congrégation de l'Immaculée Conception, fondée à Lyon en 1802 pour rechristianiser la « fille aînée de l'Église », était passée progressivement dans l'opposition à l'Empire. L'occupation de Rome, l'arrestation de Pie VII et l'excommunication de l'empereur lui avaient donné de la vigueur, notamment par la diffusion de ses fascicules intitulés *Correspondance authentique de la cour de Rome* qui contenaient la bulle d'excommunication. Le phénomène avait fini par inquiéter les autorités et ce d'autant plus que l'opposition royaliste avait enfourché –en croupe- ces chevaux de bataille.

¹⁵ Créée sous l'impulsion de Ferdinand et Bénigne de Bertier, la société des Chevaliers de la Foi regroupait des conspirateurs royalistes au sein d'une organisation secrète s'inspirant de la Franc-maçonnerie.

¹⁶ Il avait été préfet de la Dyle (1808) et de la Somme (1813). Talleyrand –qui était grand chambellan- l'avait fait nommer chambellan. Né en 1759, il connaissait déjà les États-Unis pour avoir combattu dans le contingent français aux côtés des *Insurgents*.

¹⁷ Marquise de La Tour du Pin, *Journal d'une femme de 50 ans*, Paris, Plon, 1951, p. 344.

Signalons qu'ayant appris qu'il était le beau-frère du général Bertrand, grand-maréchal du palais de Napoléon et son « ministre de l'Intérieur » à l'île d'Elbe, la police viennoise le fit spécialement surveiller lui aussi¹⁸.

Pour organiser et suivre les travaux des ambassadeurs, Jean-Baptiste de Gouey de La Besnardière, 49 ans, conseiller d'État et principal directeur du ministère, était du voyage, avec un rôle de secrétaire général de la délégation et de « polisseur » des textes et notes remis par les Français, un peu comme Gentz le faisait chez les Autrichiens¹⁹. Ancien oratorien, entré en diplomatie en 1795, il avait gravi tous les échelons de son ministère jusqu'à celui de chef de la division du Midi, la plus importante du Département (1807). Il avait ainsi collaboré étroitement avec Talleyrand pendant de nombreuses années. En 1814, le ministre lui avait confié la supervision des deux grandes divisions géographiques du ministère dont il était devenu par conséquent le plus haut fonctionnaire. Il passait parfois pour « un supporteur de Bonaparte et un intrigant »²⁰, alors que, même très attaché au prince de Bénévent à qui il devait beaucoup, il avait surtout un sens aigu de l'État. Il fut la cheville ouvrière de l'équipe du palais Kaunitz et prit part à plusieurs négociations, notamment au sein de la commission de rédaction des traités. Il dirigeait les autres employés arrachés à leurs bureaux de la rue du Bac²¹ pour la durée du congrès : le sous-chef de la division du Midi, Saint-Mars, le sous-chef de la division des relations commerciales, Flury, le sous-chef du bureau du chiffre, Damour, les secrétaires de légation Challaye, Formond, La Martinière, Bresson, Sers, Bogne de La Faye (arrivé en mars 1815), le maître des requêtes Galz de Malvirade et l'historiographe du ministère Raxis de Flassan. Ce dernier devait rédiger des notes sur l'historique de toutes les questions abordées²². Pour ses besoins immédiats, Talleyrand avait aussi emmené avec lui ses secrétaires intimes Achille Rouen et Gabriel Perrey. Il accueillit encore le jeune protégé de Noailles, Astolphe de Custine : « Je ne sais pas à quoi nous pourrions l'employer,

¹⁸ Rapport à Hager, 30 octobre 1814, *Les Dessous du congrès de Vienne*, Paris, Payot, 1917, n° 618. M^{mes} Bertrand et de La Tour du Pin étaient nées Dillon.

¹⁹ Le *Guide des étrangers* indique aussi qu'un dénommé Bertrand d'Hubert, donné comme ancien ministre, gravitait autour de la délégation française. Nos recherches ne nous ont pas permis de l'identifier. L'hypothèse plausible est qu'il s'agissait d'un des principaux secrétaires du ministère des Affaires étrangères, en poste depuis le début de la Révolution.

²⁰ Ce sont les qualificatifs employés à son sujet par Humboldt, cité dans F. Freska, *A Peace of Intrigue (Vienna 1815), a Vivid, Intimate Account of the Congress of Vienna composed of the Personal Memoirs of its Important Participants*, Londres, The Century Company, 1919, p. 211.

²¹ Siècle du ministère des Affaires étrangères depuis le Directoire.

²² Flassan venait de publier à Paris une brochure enflammée en faveur des droits de Ferdinand VII sur le trône d'Espagne. Talleyrand lui demanda de ne pas la diffuser au congrès, conseil qui ne fut que partiellement suivi puisqu'un correspondant de Hager s'en vit remettre un exemplaire dédicacé par l'intéressé. Missionné pour composer des notes et écrire une histoire du congrès, Flassan en rédigea une qui ne fut pas imprimée et simplement conservée dans les archives diplomatiques où elle se trouve encore (AMAE, MD France 688). Il publia cependant trois précieux volumes non officiels en 1829, largement inspiré de ses notes (AMAE, MD France 685) et de son premier manuscrit.

dit-il, mais amenez-le moi ; après tout, il nous sera toujours utile, il ira dans le monde et nous communiquera ses observations »²³. Nommé sur le champ secrétaire de légation, ce jeune homme de 24 ans fut dès ce moment « lâché » dans les salons et les soirées pour écouter et faire parler. Noailles, arrivé en novembre, était accompagné, outre de Custine, de son secrétaire, François Franchet d'Esperey (grand-père du maréchal), du vicomte Alphonse de Bruges et de l'ancien colonel de l'armée royale et préfet napoléonien, La Rivoire de la Tourette. Ajoutons que, pour la sécurité des plénipotentiaires français, plusieurs officiers étaient du voyage, dont le maréchal de camp (général) Martial, un homme du comte d'Artois²⁴.

SECURITE ET ART DE VIVRE

Pour ce qui était des locaux de l'ambassade, les consignes les plus strictes de confidentialité avaient été données. La Besnardière les fit respecter autant que possible, même si l'on eut à déplorer plusieurs tentatives de vol de papiers. Un vieux domestique et un garçon de bureau acceptèrent par exemple d'espionner les Français pour le compte du baron Hager, mais pour un maigre butin : ils ne transmirent au chef de la Police que « quelques chiffons »²⁵. Les hôtes du palais Kaunitz brouillaient les pistes, allant jusqu'à déposer de faux documents dans leurs corbeilles : « Quiconque connaît un peu le caractère de Talleyrand et se donnera en outre la peine de tenir compte de la disposition de sa maison comprendra du même coup les difficultés que présente l'établissement d'une surveillance sérieuse du prince et de ses faits et gestes [...]. Chez Dalberg, on se heurte aux mêmes difficultés que chez Talleyrand. Il habite la même maison, et de plus il est allemand et connaît à fond la ville et le terrain sur lequel il opère », peut-on lire dans un rapport de la police²⁶. Cette délégation enfermée « dans un château fort » parut toujours « entourée du plus profond mystère et des plus grandes précautions »²⁷.

²³ Marquis de Custine, *Souvenirs et portraits*, p. 86.

²⁴ Le *Guide des étrangers à Vienne pendant le congrès* (1814, p. 14-15), signale qu'étaient logés au palais Kaunitz un capitaine d'Illeman, un lieutenant Krahanke et un dénommé de Cavis, donné comme « lieutenant de mamelouks ». Ce guide, publié à chaud, se trompe sur bien des noms, si bien que nous n'avons pas pu identifier mieux ces officiers. L'officier de mamelouk est peut-être Ange-Théophile Sourdis d'Escoubeau, fils d'une amie de Talleyrand et proche du ministre, qui servit en effet dans les mamelouks de la Garde impériale, de 1807 à 1814. Le même guide signale la présence à Vienne d'autres officiers français, dont nous ignorons s'ils étaient là en mission ou par hasard, comme l'« adjudant » de Bataille (peut-être un Tancarville de Bataille) ou le colonel Charles-Philippe Malivoire, ancien attaché militaire à Constantinople.

²⁵ L.-J. Arrigon, « Talleyrand au congrès de Vienne », *Revue des Deux Mondes*, 1943, n° 78, p. 25.

²⁶ Rapport à Hager, 17 octobre 1814, *Les Dessous du congrès de Vienne*, n° 439. Ce rapport donne aussi la liste des visiteurs reçus en deux jours par Talleyrand, soit vingt-trois personnes, dont l'Espagnol Labrador, l'Anglais Stewart, le Néerlandais Gagern, le Suisse d'Ivernois, le Saxon Shulenburg, etc.

²⁷ Rapport de Siber à Hager, 26 septembre 1814, *Les Dessous du congrès de Vienne*, n° 140.

Bien décidé à faire rentrer la France dans les rangs des principales puissances de l'Europe, moins d'un semestre après une de ses plus cuisantes défaites militaires, Talleyrand avait encore composé une suite devant rappeler à tous la grandeur du royaume : le pianiste et compositeur, Sigismond Neukomm (ancien élève de Haydn)²⁸, le célèbre dessinateur et miniaturiste Jean-Baptiste Isabey²⁹, des domestiques et laquais en nombre, sans oublier une équipe de cuisine au sein de laquelle ne figurait pas, selon toute vraisemblance et contrairement à ce qu'on croit souvent, le fameux Antonin Carême³⁰. Puisqu'il fallait « savoir traiter légèrement des choses graves et gravement des choses légères »³¹, pourquoi ne pas le faire aussi à table ? Celle de Talleyrand allait être une des plus somptueuses, par ses mets et son cérémonial. On finit par dire que l'ambassadeur français jouait à Vienne « au ministre de Louis XIV »³². Et pour faire les honneurs de sa maison, il pouvait compter sur le savoir-faire et le charme de sa nièce, Dorothée de Périgord –qui était peut-être déjà sa maîtresse³³. Hors cette qualité, la jeune femme (21 ans) avait une autre utilité : elle était la fille de la richissime duchesse de Courlande, grande amie de Talleyrand (et sans doute autrefois sa maîtresse !), du tsar, du roi de Prusse et de Metternich, et la sœur de Wilhelmine de Sagan, maîtresse de Metternich, de Jeanne de Acerenza, que Gentz courtisait sans succès, et de Pauline de Hohenzollern-Hechingen³⁴. Elle parvint, par « son regard vif et doux »³⁵, « sa

²⁸ Neukomm avait succédé à Dussek, mort en 1812, dans l'entourage de Talleyrand. Mort en 1856, il a laissé près de deux mille compositions.

²⁹ Talleyrand connaissait Isabey au moins depuis 1789, époque où il avait fréquenté avec lui la loge maçonnique des Amis réunis. Le peintre avait fait pour la première fois le portrait du prince boiteux en 1791. Isabey arriva à Vienne avec Marie-Louise de retour d'une cure à Aix. Talleyrand décida de le prendre sous son aile et... de s'en servir.

³⁰ Aucun mémorialiste ne signale la présence de Carême à Vienne, pas même, comme on le dit parfois au service de l'Anglais Stewart. De même, les récents biographes du grand cuisinier ne parlent pas d'un séjour à Vienne pendant le congrès, ce qui achève de nous convaincre de son absence. Il était probablement déjà à Londres, passé au service du prince régent (Georges Bernier, *Antonin Carême*, Paris, Grasset, 1989 ; Philippe Alexandre et Béatrice de l'Aulnoit, *Le roi Carême*, Paris, Albin Michel, 2003).

³¹ E. de Waresquiel, « Talleyrand et le vin », *Talleyrand. Dernières nouvelles du diable*, p. 73.

³² C'est le tsar qui avait lancé l'expression... dont Talleyrand n'était pas peu fier.

³³ Mme de Boigne était présente lorsque Talleyrand informa son épouse (de qui il vivait quasiment séparé) qu'elle ne serait pas de l'équipée viennoise. Elle écrivit : « Mme de Talleyrand ne se trompa pas sur l'importance de cette réunion si secrètement préparée ; elle ne put cacher son trouble ni s'en remettre » (*Mémoires de la comtesse de Boigne*, Paris, Mercure de France, éd. 1999, t. I, p. 409).

³⁴ Les quatre sœurs étaient les filles du duc Pierre de Courlande et de Anne-Charlotte-Dorothée de Medem. Leur vie sentimentale et maritale est à elle seule un roman. Dans une bibliographie décevante, voir tout de même : Rosalind Pfaum, *Les trois grâces de Courlande*, Paris, Albin Michel, 1986 ; Françoise de Bernardy, *Le Dernier amour de Talleyrand*, Paris, Perrin, 1965 ; Micheline Duput, *La Duchesse de Dino. Égérie de Talleyrand, princesse de Courlande*, Paris, Perrin, 2002 ; Françoise Kermina, *Les dames de Courlande. Égéries russes au XIX^e siècle*, Paris, Perrin, 2012 ; F. Aubret-Ehner, « Les femmes au congrès de Vienne », sur le site internet de la société des Amis de Talleyrand.

³⁵ Bausset, *Mémoires anecdotiques sur l'intérieur du Palais*, Bruxelles, H. Tarlier, 1828, t. III, p. 69.

grâce ravissante » et son « esprit brillant et enjoué »³⁶, à conquérir tous ceux qui eurent la chance de franchir le seuil du palais Kaunitz où son oncle mit en œuvre les principes de François de Callières sur la sociabilité, l'art de recevoir, la bonne table et la bonne mine : « Pour soutenir la dignité attachée à ces emplois [d'ambassadeurs], il faut que celui qui en est revêtu soit libéral et magnifique, mais avec choix et dessein ; que la magnificence paraisse dans son train, dans la livrée et dans le reste de son équipage ; que la propreté, l'abondance, et même la délicatesse règne sur sa table : qu'il donne souvent des fêtes et des divertissements [...] »³⁷.

Ainsi armée et entourée, la délégation française se lança à l'assaut du congrès. Elle y connut quelques succès mais, au final, ne parvint pas à empêcher l'isolement de la France. Il est vrai qu'en mars, la nouvelle du retour de Napoléon à Paris perturba bien des plans de M. de Talleyrand. Celui-ci n'en reste pas moins une des vedettes de ce grand événement diplomatique.

Thierry Lentz
Chargé de cours
à l'Institut Catholique d'Etudes supérieures (La Roche-sur-Yon, France)
Directeur de la Fondation Napoléon (Paris, France)

³⁶ A. de La Garde-Chambonas, *Souvenirs du congrès de Vienne. 1814-1815*, Paris, Librairie historique et militaire Henri Vivien, 1901, p. 60. Au milieu du congrès, Dorothee de Périgord tomba malade. Elle fut remplacée provisoirement par l'épouse de l'ambassadeur du Danemark, la comtesse Bernstorff (Voir son journal, publié dans F. Freska, *A Peace of Intrigue (Vienna 1815)*, p. 28).

³⁷ F. De Callière, *De la manière de négocier avec les souverains, de l'utilité des négociations, du choix des ambassadeurs et des envoyés pour réussir dans ces emplois*, Amsterdam, La Compagnie, 1716, p. 25.